

Ludovic Hadjeras

360 degrés

Ludovic Hadjeras

360 degrés

Version augmentée du mémoire de fin d'études réalisé sous la direction
de Catherine Somzé, dans le cadre du Master Fine Arts and Design,
Dirty Art Department, Sandberg Instituut, Amsterdam, Pays-Bas

2022

*Aux Sphinx du pin
morts, ensommeillés et vivants.*

« Le poste de guet a pour objet de reconnaître, et de localiser, les feux de forêt le plus tôt et le plus précisément possible. L'alerte a pour objet de déclencher l'intervention des moyens de lutttes. Ces deux actions ne sont pas obligatoirement couplées : celui qui donne l'alerte n'est pas toujours un "guetteur" ; il peut être le spectateur accidentel d'un départ de feu (automobiliste, agriculteur, promeneur). La part des feux ainsi signalés n'est pas négligeable. Mais la fréquence des risques incendies à certaines époques mène à concevoir la mise sur pied de dispositifs couplés guet/alerte, destinés à repérer le maximum de feux et à donner l'alerte de la façon la plus efficace et rapide possible. [...] L'efficacité du guet est indéniable ; le guet est l'élément primordial de la lutte contre les feux de forêts, partout où les risques sont élevés. »

Gabriel-Henri Leblanc, Les Rubans de feu varois

*« Puis viennent les longs rêves éveillés sur ce que je
ferai quand je serai sorti de là, de ce piège au sommet
de la montagne. »*

Jack Kerouac, Anges de la Désolation

Avant propos

Le loup-garou est une créature qui accompagne ma pratique depuis désormais plusieurs années. J'apprends à en devenir un. C'est comme ça que je me présente quand je parle de mon travail. C'est une transformation en cours : je ne suis pas encore loup-garou – est-ce que la métamorphose est destinée à s'achever un jour ? Mon travail et ma recherche sont des étapes et des traces de cette quête destinée à atteindre une identité lycanthrope¹.

J'emprunte la figure du loup-garou à Baptiste Morizot², qui invite à envisager cette créature comme une entité diplomatique faisant le lien entre loup·ve·s et humain·e·s, comme un·e médiateur·ice capable d'apaiser les tensions entre les deux espèces. Depuis que les loup·ve·s sont revenu·e·s sur le territoire français³, les conflits les opposant aux humain·e·s, en particulier les éleveur·e·s ovins, n'ont cessé de s'intensifier. Ces conflits matérialisent la partie visible d'une difficulté plus globale à faire cohabiter biodiversité et intérêts économiques humains. Trouver des moyens de cohabiter pacifiquement avec

1. À propos des premiers pas de cette quête, voir *Le Loup et le figuier*, mémoire de DNSEP, sous la direction d'Anne Bertrand, HEAR Strasbourg, France, 2020, http://www.ludovichadgeras.fr/Le_loup_et_le_figuier.pdf.

2. Baptiste Morizot est philosophe agrégé et docteur en philosophie diplômé de ENS Lyon. Il enseigne à l'Université d'Aix-Marseille.

3. Les loup·ve·s sont naturellement revenus sur le territoire français en 1992, en traversant la frontière franco-italienne. Ils avaient été éradiqués de France au cours du 19^e Siècle.

des êtres que nous ne sommes pas, éviter de potentiels conflits, désamorcer et réparer des tensions préexistantes avec d'autres, sont autant de récits que j'essaie de faire vivre à travers mon travail. Dans ce sens, j'associe à la figure du loup-garou la figure du/de la métis·se⁴, composant moi-même avec un héritage franco-algérien trouble.

Lycanthrope⁵ et métis·se partagent toutes deux une identité double. En tant qu'êtres *entre-deux*, leur rôle peut être de désamorcer les conflits potentiellement existants entre les deux parties desquelles ils sont issus : « Nous avons besoin de diplomates. Nous avons besoin d'hybrides, de métis, de garous, capables de tempérer, d'apaiser, de cicatriser les crises contemporaines. "Diplomatie" provient du terme grec ancien [diploma], signifiant 'plié en deux'. Le plié en deux, c'est celui qui se trouve à la frontière, contorsionné de telle manière à avoir une partie dans chaque camp, et qui, ce faisant, rend possible une communication par le partage d'un code hybride [...]»⁶. Le/la garou·elle, ou le/la métis·se, joue un rôle charnière dans les relations

4. Le terme de métis prend une importance particulière grâce au travail d'Édouard Glissant et à l'utilisation qu'il fait du terme *métissage*, concept permettant de composer avec des héritages interculturels et des identités multiples, offrant des alternatives à la transmission d'une Histoire homogène nourrie de mythes nationaux.

5. Synonyme de loup-garou, du Grec [lycos] 'loup' et [anthros] 'humain'.

6. Baptiste Morizot, *Les Diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, coll. Domaine sauvage, Wildproject, Marseille, France, 2016, p. 30

entre deux camps : entre humain·es et non-humain·es, entre le Nord et le Sud, entre héritier·es de pays colonisés et héritier·es de pays colonisateurs⁷. » Le développement de relations apaisées entre humain·es et non-humain·es mène à des relations interhumaines pacifiques, et inversement. Dans son livre *Le Loup et le musulman*⁸, Ghassan Hage établi un lien entre xénophobie et peur du loup, et appelle à faire fusionner les luttes écologique et anti-raciste. Le loup-garou devient alors un concept permettant de développer des affinités avec l'autre, ouvert à d'autre être garous, lupins ou non, humains ou pas. Le loup-garou incarne le *devenir-quelque-chose-d'autre-que-soi*. C'est une figure qui permet d'envisager une identité garou, afin de vivre de nouveaux types de relations avec le monde et ses habitant·es.

Une des façons de devenir garou·elle passe par la pratique de l'observation. Dans son essai *Apprendre à voir le point de vue du vivant*, Estelle Zhong Mengual⁹ parle de la capacité de voir comme point de départ pour développer une sensibilité au vivant, afin d'engager

7. Ludovic Hadjeras, *Le Loup et le Figuier*, *ibid.*, p. 119.

8. Ghassan Hage, *Le Loup et le musulman : le racisme est-il une menace écologique ?* Wildproject, Marseille, France, 2017.

9. Estelle Zhong Mengual est historienne de l'art, normalienne et docteure diplômée de Sciences Po Paris. Elle est enseignante dans le Master d'expérimentations en arts et politiques (SPEAP), créé par Bruno Latour, à Sciences Po Paris.

des relations plus inclusives avec les non-humain·es : « Ne pas avoir une culture du vivant contribue à le tenir en dehors du champ non seulement de l'attention, mais aussi de l'importance, hors du règne des entités qui existent fort dans notre monde, hors de notre monde commun. Travailler à enrichir notre culture du vivant [...] c'est aussi dès lors un geste politique, dans un monde où l'on comprend enfin la toxicité profonde qu'il y a à se rapporter au vivant comme simple décor de nos vies¹⁰. » La relation à un environnement passe, entre autres, par la vision. Le regard que nous développons en tant qu'humain·es est principalement anthropocentrique. Une des manières de décentrer la relation que nous entretenons avec la biodiversité est d'apprendre à développer un regard non-humain, de partager un point de vue avec le vivant, pour pouvoir cohabiter et dessiner des écorelations avec d'autres êtres. Pister les animaux – pour apprendre à voir et à comprendre les traces de leur présence – est une des formes de décentrement du regard humain. L'art du pistage est issu de la pratique de la chasse : c'est une

technique développée pour approcher la proie en adoptant la perspective de celle-ci. Il est cependant possible de soustraire la dimension cynégétique, en considérant le changement de perspective comme une fin en soi et non pas comme le moyen de mettre à mort. L'observation est un outil pour marcher dans les pas des êtres non-humains, conduisant à une projection dans une forme de vie différente de soi. C'est une pratique de l'infra-métamorphose, permettant d'emprunter, le temps d'une traque, une nouvelle enveloppe corporelle, de nouvelles perspectives. Devenir quelqu'un·e d'autre à travers le regard mène à développer une attention aiguisée, à réagir à des détails qui peuvent paraître insignifiants, à chercher des traces imperceptibles. Suivre les empreintes d'un autre être, les analyser, les décrypter et les décrire, les interpréter et en tirer des hypothèses, font fusionner le comportement physique et psychologique en un nouvel état, composé à la fois de réalités humaines et non-humaines. L'expérience au monde devient alors quelque chose d'hyper-pragmatique avec une touche de magie.

10. Estelle Zhong Mengual, *Apprendre à voir : le point de vue du vivant*, coll. Mondes Sauvages, Actes Sud, Arles, France, 2021, p. 12.

C'est considérer l'environnement avec une précision quasi scientifique, mêlée avec la capacité à virtualiser quelque chose extérieur à soi-même – se projeter ailleurs – ouvrant des portes à des existences liminales : un état d'entre-deux, humain·es au seuil d'une réalité alternative.

Les pages qui suivent portent le récit de deux mois passés dans une tour de guet. Entre juillet et août 2021, je travaille en tant que guetteur d'incendies. Je choisis ce job parce qu'il représente l'opportunité d'expérimenter une expérience unique à un espace particulier : habiter dans une tour au sommet d'une montagne, au milieu d'un massif forestier. La vigie est mon espace de travail, mon lieu de vie, mon terrain de recherche. Sept jours par semaine, presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre, j'y vis, avec pour seul rôle celui de veiller sur les forêts alentours afin qu'elles ne prennent pas feu. La vigilance et l'observation sont caractéristiques du guet. Cette situation représente une pratique du regard inédite, à l'opposé de celle vécue dans le pistage. Alors que le pistage d'animaux

non-humains amène sur le terrain, au niveau du sol, que les traces invitent à suivre les vivant·es dans un mouvement perpétuel, le poste de guetteur·euse de feux est immobile, fixe et élevé. Ici, il ne s'agit pas de suivre pas les éléments à observer, ce sont les éléments eux-mêmes qui entrent dans la tour de guet – les traces deviennent mouvements tandis que le·la pisteuse ne bouge pas. Le·la guetteur·euse est alors témoin, receveur·euse de différents évènements, puis traducteur·ice d'une réalité vécue vers une forme tangible pour autrui, ici l'écriture. Le texte qui suit porte les traces de l'expérience que j'ai vécue, en reportant les évènements le plus fidèlement possible. Plus qu'un journal de bord, cet écrit témoigne d'une méthodologie : l'observation comme un moyen de s'immerger dans un milieu, une manière empirique d'expérimenter l'espace et de développer une relation physique et mentale à l'environnement.

Mon rôle, en tant que guetteur surplombant l'environnement au sommet d'une tour de verre, peut être perçu comme une

11. On pourrait insister sur le fait que même si les feux de forêts sont des catastrophes naturelles, ceux que je dois surveiller sont principalement d'origine humaine, directement déclenchés par eux-mêmes (volontairement ou non), ou indirectement, à cause d'infrastructures ou encore du réchauffement climatique.

posture ultra-anthropocentrique, renforçant l'image d'humain·es super-protecteur·ices détaché·es de l'écosystème¹¹. Pourtant, la réalité de la situation que je vis n'est pas celle d'un corps étranger surélevé, mais une forme de connexion totale avec l'espace et ses habitant·es. Le bâtiment dans lequel je vis est un espace dans lequel je partage l'environnement avec d'autres, plus qu'un bâtiment fait pour exercer un pouvoir. Depuis cette vigie aux allures de panoptique, je me déplace du rôle de gardien vers celui d'habitant du territoire, échappant ainsi au rôle répressif du surveillant de Michel Foucault¹². Vivre dans un espace que nous devons observer permet de tisser un lien particulier avec celui-ci : ce n'est plus un décor détaché du soi, mais un espace à expérimenter. « Sous la forme d'un journal (*nature diary*) le révérend [Gilbert White] décrit jour après jours les vivants qu'il observe dans son jardin et dans la campagne de sa paroisse. Cette manière d'entrer en relation avec le vivant, tissée à la vie quotidienne, permet à la pratique naturaliste de déborder de la seule pratique de l'identification :

12. Dans son livre *Surveiller et punir : naissance de la prison* (1975), Michel Foucault décrit le panoptique comme un bâtiment de pouvoir créé pour surveiller et exercer le contrôle sur une population spécifique, enfermée autour de la tour : « [Le panoptique] est polyvalent dans ses applications ; il sert à amender les prisonniers, mais aussi à soigner les malades, à instruire les écoliers, à garder les fous, à surveiller les ouvriers, à faire travailler les mendiants et les oisifs. C'est un type d'implantation des corps dans l'espace, de distribution des individus les uns par rapport aux autres, d'organisation hiérarchique, de disposition des centres et des canaux de pouvoir, de définition de ses instruments et de ses modes d'intervention, qu'on peut mettre en œuvre dans les hôpitaux, les

il devient possible d'observer les vivants autour de soi comme possédant des mœurs et des habitudes, parce qu'on les suit saison après saison. Ce dispositif matériel très simple, observer les vivants sur le lieu où l'on vit, [...] possède ainsi une force de subversion philosophique très grande : il permet de faire effraction discrètement au style d'attention moderne à la nature. L'attention *home-based* permet aux vivants de n'être plus seulement le décor de notre existence, mais des manières d'exister et des cohabitants. Plus encore, devient possible le fait d'*entrer en relation* avec eux, en tant qu'ils partagent avec nous un temps et un territoire communs – une vie commune¹³. »

Vient le procédé d'écriture, qui consiste à extraire des morceaux de ce que je vois et vis à travers des descriptions parfois terre à terre, détaillant les expériences et les unissant dans un même espace-temps – celui d'une page. Puis, l'imagination peut émerger des détails décrits, laissant place à des manifestations *autres qu'humaines*. Entrer dans les détails avec un regard étranger trouble les frontières de

ateliers, les écoles, les prisons. Chaque fois qu'on aura affaire à une multiplicité d'individus auxquels il faudra imposer une tâche ou une conduite, le schéma panoptique pourra être utilisé. Il est – sous réserve des modifications nécessaires – applicable "à tous les établissements où, dans les limites d'un espace qui n'est pas trop étendu, il faut maintenir sous surveillance un certain nombre de personnes" (J. Bentham, *Panopticon versus New South Wales. Works*, Bowring Editions, v. 4, 1843, p. 177.) » Michel Foucault, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Gallimard, Paris, France, 1975, p. 207.

13. Estelle Zhong Mengual, *Apprendre à voir le point de vue du vivant*, *op. cit.*, p. 68.

la réalité : l'observation aigüe, en tant que moment de concentration intense, peut mener à des scènes presque hallucinatoires. Cela permet une projection dans un monde parallèle, le même que celui dans lequel nous vivons mais sous une autre forme puisque vu depuis une autre perspective. La virtualisation de la réalité permet de nouveaux récits, incluant ses alentours. Selon Michel Foucault, le pouvoir du panoptique est dû à l'assimilation du point de vue du·de la surveillant·e par le·la surveillé·e. L'observé·e projette son regard dans la tour de guet, mentalisant une perspective étrangère à son propre espace, assimilant la possibilité d'être observé·e à chaque instant. Pendant ces deux mois en tant que guetteur de feux, la curiosité et l'empathie m'amènent à une situation inverse. Alors que je suis l'observateur, je commence à assimiler un regard étranger dans mon propre espace mental, fait de perspectives non-humaines. La réalité que je vis s'amalgame pendant que je me perds dans des moments de vie d'autres êtres. « La pratique naturaliste devient l'art d'enquêter corps à corps et de vivant à vivant.

Apprendre à voir c'est se faire c'est se faire un autre corps enrichi des corps-perspectives des autres vivants¹⁴. »

La tour dans laquelle je vis devient une structure permettant de nouvelles expériences à l'environnement. Les fenêtres de la vigie sont autant d'ouvertures sur le monde extérieur, que des écrans sur lesquels la virtualité se matérialise, développant une réalité augmentée. J'observe et je projette, je décris et je spécule, je vis et j'imagine. La tour de guet devient la métaphore du poste d'observation, vigie aux vitres sans tain, réfléchissant son propre espace tout en étant tourné sur son environnement. Petit à petit, le bâtiment devient mon espace mental et le monde extérieur entre en moi à travers les six fenêtres formant le poste d'observation.

14. Estelle Zhong Mengual, *Apprendre à voir le point de vue du vivant*, op. cit., p. 133.

Journal de bord



Juin

29. Avec Léon, nous roulons en direction de Marseille. Demain matin, nous avons la formation de guetteur-se-s de feux. C'est une amie qui, six mois plus tôt, m'a parlé de ce job. Je me suis tout de suite projeté dans l'imaginaire que laisse entrevoir ce rôle, en romantisant certainement le cadre : vivre dans une tour pendant deux mois complets, au sommet d'une montagne, avec pour seul rôle celui de veiller à ce que les forêts ne s'embrasent pas. Notre vigie se situe sur le massif de l'Étoile, au Nord de Marseille. D'ailleurs, notre tour porte le nom du massif, sans plus de fioritures. Dès ce soir, nous dormons à l'Étoile.



Juillet

2. La formation de guetteur-se's de feux n'est pas beaucoup plus palpitante qu'une journée d'appel : toute la journée dans un amphithéâtre à regarder un powerpoint de mauvaise qualité, le petit déjeuner offert en moins. Le vocabulaire pompier est proche du vocabulaire militaire. Le feu représente l'ennemi redouté et respecté, que l'on attend fièrement, sans que le rôle des soldats n'aurait aucun sens. La machine déployée contre cet ennemi tient elle aussi de l'armée – ces deux corps aillant évolués côte à côte : hiérarchie tentaculaire, armes de pointe, esthétisation de l'ennemi. La fusion de ces deux corps est incarnée par un avion de reconnaissance militaire utilisé par les pompiers, dont la caméra thermique est chargée de surveiller non pas les mouvements des ennemis humains, mais l'évolution des flammes sur le terrain.

Le centre de formation des pompiers est truffé de modules d'entraînement spectaculaires : carcasses de voitures carbonisées, cabines d'enfumage qui ressemblent à de mauvaises attractions de fête foraine, où sont

reproduites les conditions extrêmes d'un incendie d'habitation, ou encore bâtiments d'où s'échappent par les fenêtres d'obscurs sillons noirs, traces de la léchure des flammes sur le béton. Le quartier le plus impressionnant est une forêt composée de gigantesques arbres métalliques hérissés de valves d'où s'échappent d'immenses flammes. Je passe toutes mes pauses devant ce feu de forêt artificielle, dans laquelle les jeunes recrues s'activent sous les ordres de leurs formateur·rice·s.

3. Je profite de mon seul week-end de deux jours consécutifs de ces deux prochains mois pour rejoindre Zoé à Toulouse.

6. Deuxième jour de guet, premier jour complet, de 11h à 19h. Nous sommes dans la zone d'observation depuis 10h, jusqu'à maintenant, minuit, quand j'écris ces lignes, le carnet sur la table d'orientation. J'écris sur Aix-en-Provence pendant que Léon, face à moi, dessine sur Marseille, un bras dans la

Méditerranée. La vigie offre un confort pour le moins spartiate. Avant d'y arriver, nous empruntons en voiture une piste esquinée de 600 mètres de dénivelés. Notre voiture peine derrière le 4x4 du pompier qui nous y emmène. Le chemin serpente autant qu'une route de montagne et ce n'est qu'aux derniers virages que la vigie se laisse apercevoir. C'est une tour de 6 mètres de haut, sur trois étages : les deux premiers sont les espaces de vie, équipés d'une unique petite fenêtre, surplombés par un hexagone de verre offrant une vue à 360° : la zone de guet. L'intérieur des zones de vie ressemble à un décor de base militaire préparé pour un film d'horreur. Les murs et les escaliers en béton, le sol recouvert de carrelage crème, sont éclairés par un unique néon au plafond. Pas d'eau potable, notre eau courante est stockée dans une citerne, un camion pompier nous ravitaillera au cours de la saison. Toute la journée et toute la nuit, le vent souffle sans discontinuer, hurlant dans le moindre interstice qu'il parvient à trouver. Je ne m'attendais pas à un palace : ce n'en est pas un. En revanche, un hôtel de luxe n'aurait pas rêvé meilleure situation géographique.

Perché au-dessus de Marseille, notre regard ne rencontre aucun obstacle si ce n'est les rares sommets plus hauts que le nôtre. D'où nous sommes, Marseille semble réduite à l'échelle d'une fourmilière scintillante une fois la nuit tombée. Par temps clair, les sommets des Écrins apparaissent au Nord, tandis qu'au Sud la mer déploie son horizon sur près de 180°. La zone de guet, qui surplombe le bâtiment, est parcourue par un chemin de ronde. Au centre de l'hexagone vitré, une carte au 25 : 1 000 repose sur une table de 120 cm de diamètre, soit 40 km à l'échelle réelle. C'est la zone que nous avons à surveiller. L'été va être chaud. Les pompiers redoutent un temps sec et des feux virulents. Pour l'instant, le massif est encore vert, vert comme je n'imaginai pas l'arrière-pays de Marseille aussi vert. Les pins noirs et sylvestres qui nous entourent ont été abondamment arrosés par les pluies de l'année. Ça ne devrait pas durer. Le responsable des vigies du département nous a confié que la vigie de l'Étoile est celle dont il a le plus peur. Si le massif venait à brûler, les gardiens (nous) seraient cuits. Ça me rend curieux.

J'ai presque envie de voir ce que ça fait, être sur la montagne qui brûle, observant du haut de la tour l'incendie qui se rapproche.

Hier soir, après notre première journée de guet, j'ai été surpris par un Sphinx du pin énorme, posé contre le mur de la cuisine. Le lendemain matin, au réveil, le Sphinx est sur le carreau de la fenêtre, tout près de ma tête. Il mesure environ 8 cm. Il est resté là toute la journée. Une fois la nuit tombée, alors que je vais pour le prendre en photo, je me rends compte qu'il vient de lâcher sur le carreau une longue traînée rouge-brun qui coule lentement sur le verre. Au moment où je l'éclaire avec mon flash pour mieux le voir, il déploie ses ailes qui se mettent en branle et décolle. Il se dirige vers la lumière de mon téléphone qui l'attire. Son vol est chaotique. Il se cogne partout où il peut se cogner. Avec le flash que ses yeux réfléchissent, il parait me fixer d'un regard mauve en voletant vers moi. Lorsque j'éteins ma lumière, il s'oriente sans transition vers le néon de la cuisine à l'étage du bas. Sa taille et son vol le rapprochent plus d'une chauve-souris que d'un papillon. Aidé par Léon, il prend la

sortie pour regagner l'air libre. C'est curieux d'imaginer que ce papillon a veillé sur notre sommeil après notre premier jour de guet. Ce papillon qui porte le nom des gardiens mythologiques, dévoué aux pins dans son cas personnel, a veillé sur nous la nuit où nous avons nous-même commencé à veiller sur les pins alentours, signalant chaque départ de feu, chaque fumée suspecte au poste de contrôle surnommé *Pinus*¹.

7. Nous avons été réveillés par un cycliste qui nous a interpellé en frappant à grands coups à notre porte. Il est bénévole à la vigie de Septèmes et a l'air de très bien connaître le massif. « Vous avez vu des sangliers ? – Non. – Ah. Il y a "le" loup ici. Faites attention. » Je suis allé dans le bosquet en bas pour repérer un peu, il y a de nombreuses sentes, quelques grattis, quelques laissées sur le chemin (certainement une martre). J'irai poser le piège photo demain.

La journée de guet a été longue et peu intéressante. Au coucher du soleil, dans les nuances orangées du ciel, une colonie de

martinets chasse les futures reines fourmis déjà condamnées qui s'échappent par centaines de leurs forteresses. Les martinets – Alpins et Noirs – sont aussi nombreux que leurs proies. J'envoie une vidéo à Zoé.

8. C'est un travail de longue haleine. Il faut savoir tenir toute la journée, à ne rien faire si ce n'est attendre. De mes précédents jobs d'été, c'est sûrement celui qui nécessite le plus de patience, devant gardien du musée du Temps (c'est dire), et barman à la Cour du Corbeau, bien qu'il puisse s'en approcher : derrière mon bar vide, j'attendais parfois toute une journée, debout, me tenant près pour un éventuel coup de feu qui n'arriverait peut-être pas.

Mon œil s'adapte au paysage et à son report aplani. Les repères visuels que nous avons placés sur la carte nous aident à déterminer de plus en plus rapidement et précisément les zones d'où s'élèvent les fumées que nous apercevons.

Que ce soit à l'extérieur ou dans le bâtiment, on sent que ce dernier n'a pas été habité par

1. Le poste de contrôle du service lutte contre les feux de forêt, avec qui nous sommes en lien direct pour signaler les départs de feux, est surnommé *Pinus II*, en hommage aux arbres majoritairement présents dans les forêts de la région – et qui sont hautement combustibles, représentant une essence incendiaire.

des humains pendant un certain temps. C'est le royaume des iules, accompagnés par de nombreuses araignées qui ont eu le temps de tisser de larges toiles. Papillons, scolopendres, coléoptères entrent et sortent de la vigie. Dans le ciel, nos jumelles rencontrent quelques corneilles, un couple de faucons crécerelles, des merles, des rouges-queues et un couple d'aigles de Bonelli partageant le ciel avec les hordes de martinets. Nous n'avons pas encore croisé de mammifères autres que des humains.

Hier en me baladant dans le petit massif forestier au pied de la vigie, je suis tombé à plusieurs reprises sur des écorces de pins calcinées, sous lesquelles l'arbre a continué de pousser. Les premières que j'ai examinées avec perplexité, m'ont fait penser à des tentatives avortées de départs de feux volontaires, je m'attendais presque à retrouver des allumettes ou un briquet non loin. Mais ces morceaux calcinés étaient trop nombreux et trop espacés les uns des autres pour être un acte criminel. Ces écorces calcinées sont en fait les traces de l'incendie du massif de l'Étoile de 1997.

10. RAS pour la veille. C'était un jour de pause sans grand intérêt. La journée d'aujourd'hui s'est déroulée en deux étapes : la première partie plutôt calme, je me souciais peu des alentours. J'ai pu écrire et lire aisément. Léon, bien que ce soit son jour de pause, est resté dans la vigie. L'après-midi, une fois que Léon est parti, je n'ai réussi à me concentrer ni sur les feux ni sur autre chose. Couvrir les 360° seul n'est pas une tâche aisée.

11. L'unique fenêtre de la chambre était ouverte pendant la nuit pour permettre à l'air de circuler. Vers 6h du matin, le vent s'est levé et l'air qui s'engouffrait dans la pièce par le minuscule cadre de la fenêtre faisait aller et venir le battant dans un grincement régulier. Dans mon demi-sommeil, le son répétitif m'a transporté dans un bateau bercé par le roulis. Ce son a accompagné mon rêve pour dériver vers le souvenir de la nuit passée à bord du *Tariq Ibn Ziyad*, entre Marseille et Alger, dans une cabine dans laquelle flottait une forte odeur de kérozène que le petit

hublot ne parvenait pas à évacuer. C'est par ce hublot que j'ai vu pour la première fois la terre algérienne dépasser l'horizon. En montant dans la tour ce matin, mon regard se pose sur la mer et j'y aperçois un navire blanc et bleu, flottant sur la surface liquoreuse de la Méditerranée : c'est un des navires de la flotte d'Algérie-Ferries, un des cousins du *Tariq Ibn Ziyad* – peut-être lui-même mais mes jumelles ne sont pas assez puissantes pour discerner le nom peint sur la coque.

13. Hier soir pendant que nous mangions, le Sphinx du pin qui tournait autour du néon de la cuisine est venu, dans un vol chaotique et affolé, se prendre dans la toile d'une tégénaire suspendue à un carreau de fenêtre. En moins de deux secondes, l'araignée s'est projetée sur le papillon, les chélicères – ses crocs – plantées dans ce qu'on appellerait le cou chez un·e humain·e. La Sphinge – une femelle – se débattait du mieux qu'elle le pouvait, mais l'effet du venin paralysant et la toile ont rapidement eu raison d'elle. Pendant les dix minutes de sa dernière

bataille, tout son corps s'agitait et de violents spasmes secouaient son abdomen, d'où sortait une longue trompe jaunâtre et humide : son appareil reproducteur. J'ai dû avancer le flash de mon téléphone un peu trop près de l'araignée, qui s'est détachée de sa proie à mon approche. La Sphinge, libérée de l'emprise de l'araignée a, dans un dernier soubresaut désespéré, lâché par sa trompe gluante une boule d'une vingtaine d'œufs. Ses yeux, éclairés par la lumière de ma frontale, m'apparaissaient brillants, d'une lueur sombre et violacée. Plus aucun mouvement ne l'agitait. L'araignée, ayant regagné en assurance, s'approchait petit à petit de sa proie paralysée mais toujours vivante. À nouveau ses chélicères se plantèrent dans le corps du papillon, au niveau du thorax. Je l'ai laissé siroter son repas. Après une demi-heure, le volume du corps du papillon avait déjà diminué. Le lendemain matin, l'araignée avait rangé sa proie dans son garde-manger. Les œufs, en grappe, gisaient au centre de la toile.

Ce matin une équipe de TFI est venue pour faire un reportage. Pendant qu'il·elle·s me

filmaient en train de faire semblant de regarder aux jumelles, Léon a détecté un départ de feu à l'opposé de mon champ de vision surjoué. Le feu, à 10 km de la vigie, dans le bois de la Salette à Allauch, a vivoté pendant une bonne demi-heure, sans évoluer dans un sens ou dans un autre. Le temps de détourner les yeux pendant 10 minutes, la fumée a viré au noir. À partir de cet instant, les choses se sont accélérées : le panache de fumée a atteint des hauteurs impressionnantes, même vu depuis notre distance. De temps à autre, des flammes sortaient de la fumée, dépassant la cime des arbres qui nous cachaient la base du feu. Deux hélicoptères et deux Canadiens effectuaient des aller-retours entre la mer et le brasier, mouches minuscules entraînées dans un ballet incessant. Le feu, gros, s'est stabilisé dans sa menace. Vingt minutes plus tard, les pompiers avaient maîtrisé l'incendie, dont la fumée s'était éclaircie. Le manège des Canadiens a continué pendant une longue heure, jusqu'à ce que la fumée ne soit plus qu'un voile recouvrant le massif forestier. La gaze de fumée est restée au-dessus des arbres jusqu'en fin d'après-midi.

À la fin de guet annoncée, nous avons pris la route vers la forêt incendiée pour constater les dégâts de notre premier feu de forêt. Nous ne connaissions la localisation que depuis notre point de vue surélevé et grâce à la projection virtuelle que la carte nous offre. Une fois sur place, la tâche se complique. Une forte odeur de bois brûlé et de forêt mouillée se fait sentir. Nous croisons quelques camions de pompiers. L'odeur qui nous guidait un minimum s'est évanouie et nous cherchons donc le sinistre à l'aveugle. Les deux premiers chemins que nous empruntons nous mènent à des culs de sac. Le troisième chemin s'annonce plus prometteur : « chemin de la Salette ». Nous ne sentons toujours pas d'odeur mais il nous semble apercevoir dans le fond une zone de bois très noirs, tâche sombre parmi le vert sombre des pins. Nous laissons la voiture et continuons à pied en direction des bois brûlés. L'odeur ne se fait sentir qu'une fois que nous sommes sur les lieux. Un parfum caractéristique d'un feu de résineux, légèrement âcre. La zone incendiée est extrêmement bien délimitée. Il y a un dedans et un dehors. Dans le bois brûlé, la

terre est couverte de cendres. Les arbres sont soit partiellement calcinés, soit réduits en poussière. Ici, un morceau de tronc consumé, comme une dernière stèle fragile, se dresse à l'endroit où se tenait l'arbre. Le centre de la zone s'apparente à une clairière plongée dans une nuit d'hiver. Les rares arbres qui s'y élèvent revêtent un tronc ténébreux dénudé de branche. S'ils sont assez hauts, ils recouvrent de maigres brindilles aux aiguilles brunies, de plus en plus nombreuses en gagnant de l'altitude. C'est ce que le feu n'aura pas mangé, au sommet du brasier. Les pins sylvestres épargnées de la totale consommation portent des balafres rouge vif sur les écailles de leurs écorces aux profonds sillages. L'huile dégagée sous l'effet de la chaleur offre un vernis brillant à ces blessures suintantes. Quelques fumerolles sont encore éveillées au pieds des troncs lugubres. De temps à autres, le vent décroche des voiles grisâtres aux sommets des congères de cendre. Nous marchons un moment au milieu de ce funèbre paysage assourdi par un silence pesant. Le tuyau qui relie un camion de pompier encore posté en amont du massif

au bassin en contrebas, est le seul élément de couleur, serpent rouge recouvert de suie ondulant entre les cadavres de pins. Il fait encore jour. Le ciel est bleu derrière les cimes, mais le noir incendiaire absorbe toute clarté et plonge le bois dans une lumière sépulcrale. Nous quittons la forêt. Des arbres aux troncs calcinés d'une brûlure hémicylindrique forment la frontière de la zone dévastée.

15. Je commence à percevoir la façon dont les pompiers conçoivent la forêt. Quand, dans l'imaginaire européen, les bois sont à la fois le sanctuaire de la sérénité et l'obscur inconnu, dans lequel la menace se cache pour nous observer à travers les feuilles, les pompiers l'appréhendent comme l'élément à protéger. Un.e professionnel.le du feu ne regarde pas la forêt comme un.e randonneur.se.s, un.e chasseur.resse, un.e bûcheron.ne, un.e cueilleur.se de champignon, un.e survivaliste, un cerf, un.e loup.ve, une chenille, un sanglier, une fourmi., une tique. Dans la forêt, le pompier est dans son *umwelt*², réagissant aux stimuli auxquels

2. Concept développé notamment par Jakob von Uexküll, selon lequel chaque individu, chaque espèce, chaque forme d'existence, a une perception caractéristique de son environnement, son « monde propre ».

il'elle a appris à être réceptif've. Il'elle y verra la façon dont tel arbre mort, telle herbe sèche alimentera l'incendie. Il'elle se projettera dans le brasier pour en évaluer la virulence. Peut-il'elle s'imaginer l'arbre sans la flamme ?

Je me demande comment mon père a perçu sa dernière forêt, comment il a appréhendé son arbre, comment il l'a choisi. Pourquoi cet arbre, pourquoi cette branche pour accrocher sa corde ? Dans cette forêt, à quelques centaines de kilomètres de celle sur laquelle je dois veiller, se dresse le chêne qui a soutenu le poids du corps de mon père. Là-bas, au Nord, les flammes ne dévorent pas les forêts. Ou pas encore. Lentement la sécheresse gagne du terrain (*summer is coming*). Un jour peut-être cet arbre sera, comme ses pairs au Sud, placé sous l'œil d'un e guetteur'se de feu.

16. En fin de journée, nous avons pris la voiture pour aller faire des courses. Sur la route, nous nous sommes arrêtés pour tenter de récupérer un tronc de pin que nous avions repéré. En essayant de soulever son poids massif, nous avons grièvement blessé

un gecko, une tarente de Maurétanie qui se cachait dessous. Sur son ventre blanc et mou, une fente laissait apparaître un appendice visqueux, son intestin peut-être, ou je ne sais quel organe. Nous sommes restés un moment à le regarder, hébétés par notre honte. Le lézard, immobile, continuait à respirer. Après une longue hésitation, nous avons pris la décision de l'achever (nous qui avons le pouvoir d'éprouver assez d'empathie envers certaines espèces pour décider de la supportabilité de leur douleur). J'ai placé la pointe de mon couteau sur sa nuque et, d'un coup sec, en détournant le regard de mon geste, j'ai enfoncé la lame dans son corps froid. Il me semble que le lézard a eu un dernier soubresaut. Nous avons repris notre route dans un silence pesant, plein de culpabilité.

« On vient d'attraper un lézard, merveilleuse bestiole insaisissable qui s'est faite piéger dans notre bocal à Ludovic et à moi. Aime et découvre la nature mon petit garçon, que ses richesses soient le levain de ton amour pour la vie. » Dans les premières pages du

carnet sur lequel j'écris, j'avais retranscrit ce mot laissé par mon père dans un livre. C'est drôle la façon dont on peut lire à travers les coïncidences.

17. Le Mistral s'est enfin calmé. Il s'est levé il y a quatre jours et a soufflé sans discontinuer. Il est arrivé une nuit, plein de fougue, s'engouffrant par la fenêtre de la chambre, chahutant avec les portes et leurs interstices. Le métal des portes blindées claquait contre le métal des rambardes. Il ne se contentait pas de siffler dans le bâtiment, il le faisait vibrer d'un grondement sourd et incessant. Chaque petit trou, chaque jour dans le béton était un prétexte pour faire résonner sa plainte. La tour entière subissait ses assauts invisibles.

On ne s'habitue jamais au vent. Depuis que nous sommes à l'Étoile, il a soufflé en permanence. Quand les vigies alentours annoncent un vent nul, notre éolienne est toujours entraînée par un souffle plus ou moins fort. Quand nous descendons au pied

du massif, l'air se fait soudainement lourd et plat, tandis que sur le sommet pelé, nous ne sommes jamais à l'abri de la moindre bise. Ces quatre jours, c'est différent. J'ai fait la rencontre du Mistral. Un Mistral au sommet. Les vigies équipées de stations météo annoncent des rafales à 90, 100, 110 km/h. On en prend plein la tronche. Je ne m'étais jamais fait frapper par du vent. C'est le deuxième jour que le Mistral a été le plus puissant. De nombreux feux se sont déclarés. *Broufounié de mistrau*³.

La zone de guet est très mal isolée, ajourée de toutes parts. En fermant du mieux que l'on puisse, de violents courants d'air tournent les pages de nos carnets et nous forcent à porter pulls et pantalons. Les vitres tremblent et le sifflement, tantôt grave, tantôt aigu se mue parfois en une vocifération menaçante. En faisant le tour de ronde sur le balcon, selon l'angle que nous empruntons, le vent nous barre la route ou nous projette contre les garde-fous. Les bourrasques s'insinuent en tourbillonnant dans les tubes métalliques de la rambarde

3. En provençal, tempête de Mistral dans toute sa splendeur.

et provoquent un vrombissement qui hante toute la tour. Le toit en tôle tremble lui aussi sous le poids de l'air qui menace de l'arracher. Le volume sonore est si élevé dans l'habitacle que les voix naturellement grésillantes de la radio deviennent imperceptibles. Dehors, les cigales se sont tues, ou leur chant est trop rapidement emporté par le vent pour atteindre nos oreilles qui n'espèrent que le silence.

Un feu s'est déclaré à Martigues en fin d'après-midi. Rapidement, la fumée grossit et vire au gris. Les VSI⁴ appellent à de nombreux renforts car la situation est de plus en plus menaçante. À la radio, Pinus annonce l'arrivée de l'aviation avec un premier Milan⁵. Je me branche sur le Canal 24, celui destiné aux échanges entre le PC et l'aviation. Un Pélican⁶ s'annonce. Il est en route vers l'incendie, accompagné de trois autres avions. Je braque mes jumelles sur la fumée épaisse qui tend vers le brun, afin de ne pas manquer l'arrivée toujours spectaculaire de la flotte aérienne. À l'œil nu, ils sont indétectables, les 32 km qui nous séparent ne me laissent voir que le panache de fumée sortant de la

crête montagneuse. Dans le cercle de mon champ de vision augmenté, la silhouette des quatre Pélicans est minuscule face au nuage de fumée. Ils effectuent une manœuvre au-dessus de l'incendie pour pouvoir l'attaquer sous le meilleur angle. Puis, lentement, ils perdent de l'altitude. Ils attaquent le feu dans le sens contraire du vent. De mon point de vue, ils semblent entrer un à un dans le nuage incendiaire, lentement disparaître à mesure que la fumée s'épaissit autour de la carlingue. L'angle qu'ils empruntent laisse deviner une dangereuse approche vers le sol. Puis, les uns après les autres, ils s'échappent de l'épais brouillard. Toujours en se suivant, ils effectuent un large demi-tour pour atteindre l'étang de Berre afin d'écoper. La surface de l'eau réfléchit la lumière du soleil bientôt couchant et les avions en chapelet se détachent d'une masse teintée d'un bleu d'or. Doucement, ils s'approchent de l'eau pour venir en frôler la surface, pendant une longue dizaine de secondes. Puis ils retournent au feu. Le manège recommence trois fois : plongée dans la fumée, survol de l'eau. À chaque série de largage, le feu perd en intensité et la fumée vire du gris au blanc. Ils

4. Véhicule de Sécurité Incendie, un pick-up chargé de 700 litres d'eau qui intervient sur le feu en attendant que les moyens pompiers arrivent.

5. Surnom donné aux Dash, des avions bombardiers d'eau déployés contre les feux de forêts, avec entre autres, les Canadiens.

6. Surnom donné aux Canadiens.

écopent une dernière fois et se positionnent au-dessus du feu dans l'attente d'un éventuel sursaut qui ne viendra pas. Les quatre Pélicans effectuent d'incessantes rondes, semblables à des vautours qui, décrivant calmement de larges cercles macabres dans le ciel, attendent la mort imminente d'une future charogne. Vautours et Canadairs, en plus de leur vol circulaire et leurs larges ailes, ont ceci en commun qu'ils attendent tous deux la mort de quelque chose, d'une brebis ou d'une flamme, à ceci près que l'un se posera sur la terre ferme et l'autre partira à l'issue de l'attente. D'autres avions traversent ma ligne de mire, des avions de ligne qui se préparent à atterrir sur le tarmac de Marignane. Leur vol est moins sophistiqué que celui des Canadairs : ils se contentent de se poser le plus platement possible. La danse des Pélicans se poursuit derrière la piste d'atterrissage. Un faucon crécelle qui vit dans le coin vient se positionner tout juste dans le cercle de mes jumelles. Il prend le vent de face, effectue de très légers mouvements pour garder l'équilibre. Ses yeux sont concentrés sur le sol, guettant le mouvement d'une proie.

Quand mes yeux retournent sur la fumée de Martigues, les Pélicans ont disparu.

22. Quand l'épaisseur de l'air est assez limpide, je pose mon regard sur les sommets blancs des Écrins qui apparaissent derrière le massif du Luberon. C'est là-bas qu'ils sont. C'est par là-bas que je passe du temps à pied, à ski, à l'affût ou en perpétuel mouvement, avec ou sans jumelles, cherchant à les voir, eux ou les traces de leur présence. C'est là-bas que j'apprends à les pister, à les sentir, à les connaître. Là-bas, les dernières enquêtes portent leurs fruits. Je commence à peine, quatre ans après mes premières recherches, à savoir où et comment les chercher. Lentement, imperceptiblement, la métamorphose s'opère. S'approcher des loups demande du temps, de l'investissement et surtout d'être sur place. Mais pour le moment je dois sortir de mes songes, quitter ces montagnes cachées par d'autres montagnes et retourner aux feux, reprendre mon rôle de guetteur – une autre forme d'observation.

23. Aujourd'hui encore l'atmosphère claire permet d'apercevoir la barre des Écrins. À nouveau je m'y projette. J'ai cherché à progresser dans ma quête lycanthrope à Amsterdam, je me suis cassé les dents (cros?) contre le plat du pays. Devenir loup-garou. J'emploie moins ce terme que je ne l'utilisais avant, mais l'idée est toujours là, tapie dans un recoin de ma tête, sortant parfois de sa tanière pour déposer l'empreinte de ses pas sur le blanc du papier.

Ca m'a pris un an pour comprendre que *s'égarer-loup* n'est pas nécessairement lié aux loups. Ca l'est quand je les cherche dans les Alpes, à cause de plein de données qui donnent un sens à la figure lupine dans ces montagnes, celles-ci que je vois à travers mes jumelles : la relation aux frontières, à l'hiver, à l'environnement montagnard. Sur le sommet d'une montagne au Sud, ou dans le Nord pluvieux d'une ville hollandaise, le loup-garou devient lui-même *quelque chose d'autre-garou*, fait de perspectives moutonnes, renardes, papillonnes, etc. Ailleurs, garou se pare d'un autre préfixe. Le loup-garou se mue lentement en loup-garou, une entité in-situ.

24. Nous voyons des lueurs blanches érafler le ciel nocturne. Il faut tendre l'oreille pour percevoir le roulement des nuages qui s'entrechoquent. Avant d'arriver dans cette tour, j'espérais y vivre une tempête de l'intérieur, être au cœur de l'orage. Voir le ciel s'assombrir, observer les nuages accablés s'approcher. Sortir sur le balcon pour sentir l'air se charger, le vent qui se lève, entraînant dans son sillage une pluie de plus en plus violente. Se mettre à l'abri dans la zone vitrée. Être pris dans la brume électrique, ne plus rien y voir. Pour la première fois, entendre et voir la foudre s'abattre exactement au même instant. Petit, avec mon père, nous montions à l'étage le plus haut de la maison pour observer l'orage arriver. Depuis, je rêve d'une tour vitrée d'où regarder le spectacle. Ce soir, du haut de la vigie, j'espère que le vent portera les cumulonimbus jusqu'à nous.

25. Le temps est long. C'est rare de l'expérimenter de cette façon. J'ai rarement senti les minutes s'écouler aussi lentement. Aujourd'hui, il ne s'est rien passé. Strictement

rien. Pas une fumée à l'horizon, pas un appel de Pinus pour demander confirmation. Entre notre entrée sur le réseau à 11h et notre sortie à 19h, nous n'avons pas touché à la radio, et les voix derrière celle-ci sont restées muettes. C'était une journée blanche pendant laquelle nous avons fait l'expérience des secondes. Quand on attend et qu'on guette quelque chose qui ne vient pas, en l'occurrence un feu, le regard s'impatiente. Pendant ces longues journées de rien, tout est propice à devenir fumée. Un alignement de bâtiments blancs, un chemin qui serpente, une route aux contours flous, un reflet sur l'asphalte d'un virage, sont autant d'éléments qui viennent perturber notre patience et déclencher le mouvement regard-jumelles. On se rend vite compte de notre erreur et on se dit qu'on ne se fera pas reprendre, mais si. Tout le monde est dans l'attente : guetteur·se·s, patrouilleur·se·s, pompiers, poste de contrôle, à tel point que certaines de ces longues journées, une sorte de cache-cache géant prend forme entre le feu et ces derniers protagonistes. Une vigie annonce une fumée suspecte sur des coordonnées

approximatives, un VSI est dépêché sur place sur ordre de Pinus, qui, depuis son bureau ne voit rien. C'est, dans la machine de la lutte anti-incendie, une cellule aveugle, qui ne dispose que de la radio pour envisager des feux qui se déclarent à l'extérieur de lui-même. Les vigies sont les yeux de Pinus, qui virtualise le monde extérieur depuis son bureau tout en engendrant des décisions aux actions concrètes, grâce aux VSI et aux moyens pompiers qui sont ses bras armés. Le VSI ne trouve aucune fumée sur le secteur indiqué, les coordonnées sont précisées par d'autres vigies qui confirment le départ de feu, les patrouilleur·se·s patrouillent, tournent autour des données indiquées, commandés par un Pinus aveugle, mais leur position au sol ne leur permet pas de repérer la fumée. Les guetteur·se·s continuent à décrire une fumée qu'eux·elles perçoivent bien. Le guidage radio, à l'aide de la carte que tous·tes ont en commun, n'aide pas à mieux localiser le feu qui reste inatteignable.

En lisant dans l'attente d'une action je suis tombé sur ce paragraphe qui correspondait

parfaitement à ma situation : « Les heures de garde sont longues, interminables même parfois, et l'on se dit que c'est un drôle de métier. Il y a si peu à faire quand les brebis sont calmes qu'on peut vite s'ennuyer ; mais comme il faut toujours être attentif, on ne peut pas non plus purement et simplement se laisser aller. Il y a toujours comme un minimum de présence requise. Le berger n'est jamais totalement actif mais jamais non plus totalement oisif. Ce métier, c'est un peu l'art d'être là. Voilà qui peut sembler simple, mais cela exige parfois d'incroyables efforts de concentration et d'abnégation⁷. »

27. Avant ici, les expériences de vent les plus intenses que j'aie vécu étaient dans *The Long Dark*⁸. Je me souviens avoir été pris dans de terribles tempêtes de neiges, celles qui font tomber les doigts et gèlent nez et oreilles. Une fois à l'abri dans une cabane ou, avec un peu de chance, dans une maison abandonnée, le contact du vent sur la peau ne s'arrêtait pas. Je me souviens de nuits de mai où, depuis ma chambre strasbourgeoise, le

casque vissé aux oreilles, je grelotais de froid en attendant patiemment que la tempête de l'extérieur virtuel ne cesse et me laisse sortir. Les bruits du vent au sommet la vigie me rappellent ceux entendus là-bas, dans le Grand Nord canadien généré par un studio, le froid en moins. Ce vent qui s'engouffre dans le moindre interstice d'une fenêtre mal fermée, ce vent qui hulule en permanence et qui, inévitablement, vous balance vos cheveux dans votre propre gueule. Ici ou là-bas, ce vent joue avec mes nerfs et m'exaspère.

Ne jamais baisser la garde. Les jours précédents étaient si calmes que j'ai pris l'habitude de faire autre chose (lire, écrire, filmer, observer les nombreux insectes qui nous rendent visite) sans relever la tête régulièrement. Une journée, deux journées comme ça et on se laisse avoir. L'attention prend l'habitude de ne pas être stimulée. Je suis passé à côté d'un gros feu à Cabriès, vraiment sous la vigie. Je n'aurais pas dû le louper, mais je l'ai remarqué au moment où une autre vigie l'a annoncé à Pinus.

Les vigies annoncent les départs de feu sur une radio en s'adressant directement à Pinus.

7. Pierre Madelin, *Carnets d'estives : des Alpes aux Chiapas*, coll. Poche, Wild Project, Marseille, 2016 p. 98.

8. Raphaël van Lierop & Alan Lawrance, *The Long Dark*, 2014, Studio Hinterland, Vancouver.

9. Cellule coordinatrice de la lutte anti-incendie.

Par son nom, Pinus devient une entité à travers laquelle le CODIS13⁹ parle. Les vigies s'adressent à Pinus en tant qu'entité, et il leur répond en tant que tels : les identités des humains qui s'expriment à la radio sont effacées au profit de l'identité du lieu à partir duquel il·elle·s parlent. C'est l'Étoile qui parle à Pinus en le tutoyant, un Pinus qui peut changer de voix entre deux échanges en fonction de qui est derrière le poste radio.

28. Je passe la journée seul, Léon est parti pour son jour de congé. Je prends la résolution de ne rien laisser passer, je ne quitte pas le panorama des yeux. Une oreille avec un écouteur, l'autre qui reste attentive aux annonces de la radio, comme un dauphin qui dort en ne plongeant dans le sommeil que la moitié de son cerveau. Sentinelle sur une chaise pivotante toute la journée, je tourne en rond sur place, couvrant les 360° de mon champ de vision. Quand une alerte incendie est donnée dans un secteur trop loin pour moi, mon regard se tend indubitablement vers la commune annoncée, sans que je puisse voir

de fumée. Les informations sur le feu nous sont communiquées en direct à travers la radio : 300 m² en flamme, besoin de renforts, détails du feu, etc. À mesure de la progression de l'incendie, les voix de ceux·celles sur place changent et les échanges entre Pinus et ses sbires se tendent. On peut identifier dans ces voix radiophoniques le stress ou l'excitation de ceux·celles parti·es au front.



Août

1. Une colonie de martinets passe au-dessus de la vigie. Ils sont plusieurs centaines. Ce sont des martinets noirs, leurs corps ressemblent à des croissants de lune barrés d'un trait. C'est une nuée de lunes noires qui fendent le ciel silencieux. Certains passent à une dizaine de centimètres de ma tête, d'autres volent très haut et ressemblent plus à des insectes qu'à des oiseaux. Il·elle·s ne trillent pas du tout. C'est un nuage noir et muet. Quand l'un·e d'eux·elles se détache du groupe et s'approche du balcon d'où je les observe, j'entends le bruit de sol vol qui tranche l'air, pareil au son d'un bâton qu'un gamin agite pour le faire siffler. Je suppose que ce son fait partie de leur réalité : il·elle·s savent de quoi est fait l'air. La colonie arrive par vagues. Il·elle·s doivent faire un grand tour et revenir puisque pour la cinquième fois ils arrivent de l'Est. Est-ce un moment de jeux ? De chasse ? Ou juste une croisière paisible, comme une sorte de promenade somnolente ?

3. Hier soir, en montant dans la zone de guet dans le noir, j'aperçois dans les

escaliers un morceau d'écorce qui n'était pas là avant. Je m'en approche pour le ramasser, et le morceau d'écorce se met à bouger. À la lumière rouge de ma frontale, je me rends compte que ce que je prenais pour du bois est en fait un martinet, recroquevillé contre le garde-fou de l'escalier. Il a l'air affolé, mais ne peut pas s'envoler. Je m'approche silencieusement de l'oiseau mais il prend peur en voyant mes mains monstrueuses s'approcher de lui pour tenter de le prendre, et, dans un mouvement de panique, il passe par le jour de l'escalier et chute un étage plus bas. Je me précipite pour voir s'il va bien : il a l'air un peu sonné. Je le prends dans mes mains le plus doucement possible, il reste calme. Je peux sentir la chaleur de son corps et son cœur qui résonne contre mes paumes. Les barbes de ses plumes sont si fines qu'il semble vibrer dans son entièreté. Un léger, très léger liseré blanc se découpe en bordure des plumes. Ses yeux noirs aquilins semblent mal supporter la lumière puissante de ma frontale et du flash de téléphone braqués sur lui. Il semble froncer les sourcils, ce qui lui donne un air mécontent. Il est tétanisé et ne quitte pas la cavité formée par mes mains.

Avec l'aide de Léon, nous le mettons dans une boîte en carton le temps de réfléchir à une solution. La LPO ne répond pas au téléphone. Les lectures sur Internet nous conseillent de tendre les mains avec l'oiseau à l'intérieur, devant un terrain vague afin que l'oiseau puisse décoller sereinement. Dans la boîte, il commence à s'agiter. Elle n'a pas du tout l'effet calmant escompté. Je le prends à nouveau entre mes mains, je sens ses griffes qui serrent mes doigts. Encore une fois, il devient calme au creux de mes mains. Je le porte jusqu'au terrain le moins exposé aux falaises, éclairés par une lumière beaucoup plus faible que la première fois. À peine ai-je le temps d'ouvrir mes mains que l'oiseau s'est déjà envolé, silhouette noire sur la nuit noire qui l'absorbe rapidement.

4. J'aurais aimé raconter la rencontre avec le martinet à mon père. D'une certaine façon, peut-être y est-il pour quelque chose ? C'est drôle la façon dont on a tendance à projeter l'existence d'humain·e·s mort·e·s dans des oiseaux vivants. C'est en tout cas

souvent à ces créatures aériennes que de nombreuses personnes associent mon père, et je participe à ce mouvement. Comme si n'importe quelle espèce d'oiseau pouvait devenir quelqu'un en particulier, fantôme réincarné le temps d'un regard, d'un échange, d'une rencontre.

6. Nous avons passé la journée dans le brouillard. L'horizon, qui était dégagé avant 9h s'est lentement chargé d'une barre de nuages qui, partant de la Méditerranée s'est avancée vers nous à vue d'œil, engloutissant sur son passage d'abord la vigie de Septèmes, l'antenne TV, puis notre tour. Rapidement, nous avons été cernés par un air épais et lourd, moite et poisseux, à la limite du dégoulinant. Impossible de voir quoi que ce soit à plus d'un mètre. Nous annonçons notre entrée sur le réseau à Pinus en précisant notre visibilité nulle, comme de nombreuses vigies alentours, apparemment dans la même situation. De toutes façons, vu le taux d'humidité de l'air, les chances qu'un départ de feu ait eu sont proches

de zéro. Nous avons déjà vécu à plusieurs reprises des entrées maritimes¹⁰ mais elles avaient duré deux heures tout au plus, avant de se dissiper. Ici, cinq heures plus tard, le brouillard dans lequel nous sommes n'a pas évolué : c'est toujours la même soupe de pois. Sur la vitre, des gouttelettes se sont formées et les pages de nos livres commencent à onduler. Nous sommes allés chercher les banquettes de la voiture pour lire plus confortablement. Il est impossible de travailler dans ces conditions, ainsi privés de la vision. À part quelques plaisantins qui s'amuse avec la radio, c'est le calme plat sur les ondes. À la fin de la journée, les vigies quittent unes à unes le réseau, bredouilles. Le brouillard est toujours présent quand j'écris ces lignes. L'ambiance dans laquelle nous sommes plongés est plus proche de celle qui émane d'une cabine de bateau sur l'océan que d'une tour censée lutter contre les feux de forêt dans un environnement aride. Au-dessus de nos têtes, la fausse lampe à huile nous éclaire faiblement d'une lueur blanche propre à lumière LED. Son reflet multiplié par six dans les vitres de la vigie ne

10. Phénomène météorologique entraînant une formation importante de nuages en provenance de la mer.

rencontre aucune autre source de luminosité à l'extérieur. Dehors, il fait aussi sombre que si ça n'avait jamais existé.

9. Zoé est partie ce matin. Nous avons dormi sous la tente afin de trouver l'intimité que la chambre partagée avec Léon ne nous offre pas. Hier, nous avons été réveillés par des cyclistes outrés que la vigie ne soit pas armée à 9h du matin et qui, non-contents, ont fait mine de jeter des pierres sur la tente pour réveiller les guetteur·se·s inconscient·e·s que nous sommes. Je ne suis pas sorti, en caleçon et ébouriffé (j'aurais dû). La nuit qui a suivi, pendant que nous dormions, le vent qui s'est levé menaçait de faire s'envoler la tente. La paroi en toile venait se coller à mon visage, froide et humide. Nous étions chahuté·e·s, brinquebalé·e·s par le vent puissant. Nous avons décidé de bouger la tente à l'abri des rafales, au beau milieu de la nuit, dans le noir complet. En portant le matelas contre le vent, j'ai manqué de me faire emporter par une bourrasque qui m'aurait projeté quelques mètres en contrebas de la falaise. Le vent n'avait pas fini de me pousser que

je m'imaginai déjà inerte, les os fracassés contre la roche blanche rougie par mon sang. Mon cœur a longtemps battu fort pendant que je m'endormais, content de sentir le moelleux du matelas.

11. À la radio, sur Instagram, dans les journaux, j'entends et je vois la Kabylie brûler. Instinctivement, je regarde au Sud, espérant que ma vision puisse percer les 700 km méditerranéens qui me séparent des foyers incandescents. Si mon regard était assez perçant, je pourrais les voir, ces incendies, depuis mon poste de guetteur de feu. J'ai vérifié vers quel azimut pointer mes jumelles. Évidemment, elles sont trop peu puissantes, c'est absurde de vouloir jeter mon regard jusque là-bas. C'est absurde et mon rôle d'annonceur ne servirait plus à rien. Ces incendies n'ont plus à être annoncés, c'est trop tard, ils sont déjà en train de dévorer ces terres que je ne connais pas encore. Je pense à mes grands-parents, que pensent-il·elle·s de cette catastrophe, que ressentent-il·elle·s, en regardant les images incendiaires à la

télévision, de l'autre côté de la rive ? Est-ce que les champs de figuiers abandonnés sont menacés ? (Est-ce que ces champs de figuiers existent en dehors de mon imagination ?)

12. Deux Canadiens français sont partis en direction de la Kabylie. Au moment où j'écris ils doivent survoler la Méditerranée. Peut-être font-ils partie de ceux que je peux voir s'entraîner sur l'aire de la Mourre¹¹ et qui régulièrement passent à quelques dizaines de mètres de la vigie en faisant vibrer les fenêtres. Il m'aurait suffi de faire du stop.

13. Ma sœur m'a dit que ça a fait de la peine à ma grand-mère que lors de mon voyage en Algérie, je ne sois pas allé en Kabylie, que je n'aie pas visité la famille¹². Ce n'est pas que je n'en avais pas envie, c'était même prévu, et les choses se sont faites autrement. Forcément, nous n'avons pas le même rapport au pays, à ce pays : c'est le tien, c'est là-bas qu'ils sont, tes frères et tes sœurs, tes parents sous la terre, sous leur terre, ta terre. Ce n'est pas la

11. Aire d'entraînement des avions de lutte contre les feux de forêt, proche de la Vigie de l'Étoile, sur laquelle les avions déchargent le contenant de leurs cuves. Elle est appelée « rocher rouge » ou « le Sacrifice » en raison de sa couleur sanguine due aux nombreux déchargements de retardant, rouge, composé d'eau, d'argile et d'oxyde de fer.

12. Ma famille paternelle vient d'Algérie. Il-elle-s sont ce qu'on appelle des harkis, indigènes d'Algérie ayant combattu aux côtés des français pendant la Guerre d'indépendance algérienne (1954 – 1962). Ce statut les a projeté-e-s aux frontières des identités

mienne, ou pas encore, ou alors de façon très vague. Pourtant je l'aime, cette terre dont on parle en ce moment aux informations, en proie aux flammes. Quand je t'ai appelé, tu m'as dit que le feu n'a pas touché la famille. C'est grand la Kabylie. Maintenant, tu ne peux plus y aller, tu es trop vieille pour faire le voyage. À tes yeux, dans ton cœur, ce pays brûle à jamais, depuis que tu en es partie, et certainement que les flammes sont d'autant plus vives depuis que tu sais que tu ne verras plus jamais ces terres aujourd'hui épargnées. J'irai pour toi, si ce n'est pour l'éteindre, au moins pour apaiser l'incendie provoqué par la guerre.

14. Depuis que nous sommes dans la vigie (et même bien avant à ce que j'ai pu comprendre), il manque une dalle sur l'angle Est de la zone de guet, laissant apparaître un trou béant dans lequel s'accumule poussières et déchets. J'ai pris les mesures de cette dalle manquante pour en confectionner une nouvelle, avec du ciment et du sable rouge prélevé à proximité. Dans cette dalle, qui

nationales, Français-e-s d'un peuple algérien ayant perdu leur pays d'origine avant qu'il ne devienne une nation.

est en train de durcir, j'ai incrusté un coffret en mélèze contenant le corps desséché de la Sphinge mangée par l'araignée du 13 juillet.

16. La nouvelle dalle rentre parfaitement dans l'espace vide. Elle est assez discrète, triangle rose pâle sur le sol blanc sale, le coffret en mélèze non révélé, face au sol. On pourrait croire à une simple dalle venue combler l'espace laissé par une dalle manquante. Je ne pense pas que les prochains guetteur·se·s soulèveront le sol pour savoir ce que renferme cette dalle mortuaire. Elle existe dans sa sobre différence parmi les autres, secrètement chargée de l'esprit d'une Sphinge. *Qui veille sur les veilleur·se·s ?*

18. C'était mon jour de pause aujourd'hui. J'ai passé la journée et une partie de la soirée à Marseille avec Zoé. Une fois la nuit tombée, des éclairs ont zébré le ciel obscur. Voyant l'orage pointer au Nord et se rapprocher du massif de l'Étoile, nous nous sommes empressé·e·s de rentrer pour ne pas manquer

l'unique orage sur la vigie. Plus nous nous approchons, plus la pluie qui frappe le pare-brise s'intensifie. Arrivé·e·s en bas de la piste qui monte à la vigie, c'est un violent déluge qui s'abat sur le véhicule. Les nuages sont bas et c'est à peu près sûr que le sommet est pris dans le brouillard électrique. J'essaie d'appeler Léon, qui ne répond pas. Il me répond par SMS qu'il vaut mieux que nous attendions que l'orage passe avant de monter en voiture : en effet il est dans les nuages et nous ne verrions pas grand-chose en montant la route non éclairée, avec la pluie et le vent. Il est confiné dans la partie basse de la tour, l'orage n'a pas encore frappé directement notre paratonnerre mais il n'en est pas très loin. À l'abri dans l'habitacle de la voiture lavé par une pluie torrentielle, je m'impatiente. Les éclairs sont longs et puissants, le tonnerre est lourd et fait vibrer la carcasse métallique du véhicule et la mienne. Il est vraiment au-dessus de nous, enserrant la montagne. Dès qu'il commence à se dissiper, nous démarrons et montons la côte qui mène à la vigie. Il reste quelques bribes de brouillards, présences fantomatiques qui témoignent de l'embuge

récent. Je dois manœuvrer pour éviter les quelques batraciens sortis pour profiter de l'humidité. Arrivé·e·s au sommet, l'orage est déjà loin. Les flashes de lumière de plus en plus lointains continuent à partiellement illuminer le ciel. J'ai loupé le seul orage qui est venu jusqu'ici, jusqu'à maintenant.

19. Léon n'est pas là aujourd'hui. Un feu se déclare aux Logis Neufs, à 15h11, que j'annonce dès que la fumerolle s'élève. Dans la panique, je ne donne pas les coordonnées exactes, et dois me reprendre à deux fois avant que l'alerte soit correcte. Rapidement la vigie du Grand Puech emboîte le pas et confirme les dernières coordonnées. La fumée grossit très rapidement et malgré mes annonces répétées, appuyées par le Grand Puech, les moyens pompiers ne sont pas déployés. Seul dans ma tour, je sens l'effet de l'adrénaline parcourir chacun de mes membres. Le feu, en plein massif, dégage maintenant une épaisse fumée noire. Il n'est pas très étendu mais prend vite et risque de virer à la catastrophe en un rien de temps.

Je suis bousculé entre Pinus à la radio et le Grand Puech au téléphone. « Qu'est-ce que tu vois ? Comment le feu évolue ? Est-ce que tu vois des moyens sur place ? Est-ce que les habitations sont menacées ? » Panique à bord. Par chance, un Dash, qui n'avait pas été dépêché mais qui passait par là, plonge sur l'incendie et largue sa charge de retardant. Un temps de répit qui laisse l'opportunité aux pompiers au sol, maintenant sur place, de prendre la suite et de se charger du noyage. Mon cœur bat à vive allure bien après que la fumée a disparu. Il y a quelque chose de jouissif dans ces moments de stress intense : tous mes sens sont occupés et concentrés sur une tâche précieuse et enivrante. Un avant-goût infime de ce que peuvent ressentir les pompiers au front.

21. Les dernières journées ont été orageuses. Un air lourd moite qui charrie d'épais nuages et avec eux la discrète présence de l'automne. Hier un orage s'est approché jusqu'au pied du massif en fin d'après-midi. Le nuage a d'abord étiré son

drap gris sur le ciel désormais uniforme en laissant tomber ses premières lances derrière l'étang de Berre. Le ciel s'est assombri un peu plus à chaque coup de tambour dirigeant une horde lugubre et mouillée dans notre direction. Le paysage a disparu derrière un sfumato s'épaississant sous le rideau de pluie en extension. Au seuil de la montagne, le tonnerre a déployé l'artillerie lourde, démonstration de force menaçante morte sous nos yeux. Le ciel est devenu un champ de bataille de nuages déchirés à travers lesquels perçaient les tranchées de bronze du soleil. Nous baignions dans une lumière mordorée et devant nous s'étalait un spectacle sous-marin. La notion d'altitude a perdu tout son sens et le temps s'est suspendu aux cimes vaporeuses des pins. La terre s'est immobilisée. La mer à l'horizon habituellement si fiable s'est perdue dans une étreinte vaporeuse avec le ciel, embruns contre brume, eaux à eaux sans distinction. À L'Est, dans le ciel nouvellement dégagé se sont élevés sans crainte de gigantesques cumulonimbus ouatés, blanc sommet base

rosée. La Méditerranée est devenue un trou noir trahi par l'auréole de sa côte absorbant l'or des rayons solaires. Les nuages crevés se sont évanouis, soufflé par un vent pressé de dégager le ciel nocturne.

Ce soir, l'orage qui cogne contre la porte a franchi depuis longtemps le sommet de l'Étoile. Il s'est annoncé une fois la nuit tombée en flashes silencieux émis de ses hautes sphères. Sont apparus les premiers éclairs bleus lancés à l'horizontale, systèmes racinaires traversant des dizaines de kilomètres pour disparaître aussitôt. Je l'ai observé croître depuis la zone de guet, toutes lumières éteintes. Son feu s'est fait de plus en plus pesants au-dessus de Marseille, et il ne manquait pas grand-chose pour voir la Bonne Mère couronnée d'un doigt mortel. Le nuage s'est approché de la vigie, poussé par un vent à décrocher les pâles de notre éolienne. Lentement la ville s'est estompée et le brouillard électrique a envahi la surface de la vitre Sud. Les premières gouttes sur la tôle du toit ont annoncé ma retraite vers l'étage inférieur – si la foudre frappe le paratonnerre,

les chances d'en être traversé sont élevées, paraît-il. Frustrant.

Je m'éclaire aux bougies dans l'espace bétonné, le regard suspendu à la maigre fenêtre de la porte. Le vent rosse de ses tentacules invisibles contre tout ce qui s'y oppose dans un vacarme abyssal. Des torrents de pluie coulent à l'horizontale. Nous sommes dans le ventre de la baleine furie. Les éclairs ne se dessinent plus, ils sont avalés par le brouillard, réverbés par la buée. Ils ne sont plus que flashes verdâtres ou violacés. Quand l'activité électrique est au plus proche, rambardes et structures métalliques résonnent d'un vrombissement lancinant. La tour entre en transe. Moi aussi, je n'attends que l'éclair sur notre tête. La foudre tombe si proche, son cri cingle l'air quand elle abat son éperon sur quelque pointe alentour. Mais la tempête s'use en même temps que mon excitation et me quitte bientôt en m'ayant frôlé seulement, ne laissant derrière elle que des lambeaux de brume dans lesquels se reflètent encore un signal lumineux insondable.

22. Les journées sont longues et se ressemblent. Les feux sont rapidement maîtrisés et n'atteignent pas des proportions beaucoup plus grandes que celles avec lesquelles ils sont annoncés : fumée blanche de moyenne importance, vire au gris. Plus de fumée visible. Je m'ennuie et l'écriture n'est plus le même refuge vers lequel je me précipitais pour remplir mes journées en les couchant sur du papier. La façon de les faire exister à l'écrit permettait, jusque-là, de m'en détacher pour mieux y revenir, de les charger de moments presque insignifiants qui donnent une teinte au temps qui vient de s'écouler.

Le soleil couchant inonde le ciel grenadine, globe tangerine gonflé par l'atmosphère compact coulant derrière de lointains nuages, écrasant sa face contre l'horizon avant de disparaître sous la surface terrestre. Le ciel d'Ouest porte toujours les traces fluorescentes du passage de l'astre quand à l'Est les premières étoiles percent une étoffe bleu marine. Derrière le Garlaban émerge paisiblement de la crête une pleine lune cyclopéenne et sanguinaire, disque

d'argent chauffé à rouge et plus encore, virant à blanc incandescent dans sa course jusqu'à surplomber l'Étoile de son visage grêlé, découpé au scalpel dans l'épiderme nocturne, "O" muet diluant son voile lacté dans la profondeur cabalistique de la nuit.

24. Hugo est venu dormir hier soir. Nous avons dormi dehors, sur le toit de Marseille. Il est à mon avis impossible de dormir ailleurs avec une aussi belle vue sur la ville qui, de nuit, revêt un drap pailleté d'or. Nous nous réveillons au petit matin avec le soleil rougeoyant et partons vers l'Aire de la Mourre. Il fait très chaud très tôt. Sur le chemin, par endroits éparses, des troncs calcinés se tiennent encore debout depuis l'incendie du massif. Pendant un long moment, nous n'apercevons pas le gros rocher rouge que nous cherchons, jusqu'au détour d'un virage où ses parois carmin se laissent entrevoir entre les branches des arbres. Plus nous nous en approchons, plus la couleur de la roche s'intensifie. L'aire de *Le Sacrifice* apparaît comme une anomalie dans l'environnement, un bloc de roche se

détachant de la terre, tant par ses falaises que par sa couleur. Une fois sur l'aire, nous sommes sur une autre planète. Tout ce qui se trouve sur ce plateau a été coloré en rouge par le produit retardant dont sont chargés les Canadiens et les Dash. Morceaux de bois, pierre, herbe, plantes, insectes morts. Tous sont recouverts de cette même couche aux nuances sanguinaires. Plus que sur Mars, on a l'impression de marcher sur le plateau d'un précédent massacre tant les teintes sont carnassières. Nous en descendons et en faisons le tour pour repartir vers l'Étoile. Les parois que nous longeons portent les traces des coulures du liquide rouge, débordant du plateau à chaque nouveau largage, rajoutant une couche sanguine sur les précédentes dorénavant séchées et fixées à la roche par le soleil.

27. Le Mistral s'est levé dans la nuit, s'engouffrant comme à son habitude par la fenêtre ouverte, m'obligeant à me lever pour l'empêcher d'entrer dans la pièce, plus pour le bruit que pour le froid qu'il apporte. Le risque incendie aujourd'hui est

« exceptionnel », Pinus nous l'a annoncé hier soir avant la fin de guet. Je passe ma journée à l'affût, ne quittant pas le panorama des yeux. De toutes façons, impossible de me concentrer sur la moindre ligne de mon bouquin avec ce vent détestable. Et malgré la lassitude accumulée des journées à guetter un ennemi qui ne vient pas, j'essaie de remplir la tâche des derniers jours de la façon la plus irréprochable possible. À nouveau, la journée s'écoule sans départ de feu. Le mois d'août n'aura pas été aussi virulent que ce que redoutaient nos chefs. Le risque « exceptionnel » que nous pensions vivre comme un défi d'endurance et de rapidité à donner l'alerte, s'avère être une donnée météorologique calculée parmi d'autres, qui n'influe que peu sur la réalité des choses. À partir du niveau de risque « très sévère », tout le dispositif de lutte anti-incendie est sur le qui-vive : Pinus est habité par les plus hauts gradés, les Canadiens et les Dash font d'incessantes rondes, parés à piquer du nez à la moindre occasion, les massifs forestiers sont truffés de camions citerne de feux de forêt, les patrouilleuse's dans leurs VSI semblent avoir le don d'ubiquité et les jours

de repos des guetteuse's sont annulés. Tous les pions de la machine de lutte anti-incendie éprouvent une attente jamais assouvie. La menace est omniprésente, latente, et la perspective d'un feu qui mobiliserait les troupes et animerait la journée fait souvent place à la déception une fois que la journée se termine, à nouveau, sur du rien.

31. Dernier jour. Demain nous plions bagages. Nous avons occupé la journée en la coupant en deux, faisant le ménage à tour de rôle pendant que l'autre guettait. Je me suis attaché à cet endroit et à ses habitante's, à cet environnement dont le ciel occupe la moitié de l'espace, au large horizon toujours ouvert, à ces journées faites de mille événements imperceptibles, malgré l'inactivité apparente, malgré le Mistral provocateur. J'écris dans la zone de guet dénuée des toutes nos affaires : la table d'orientation, la radio muette et le reflet des fragiles lumières des villes. Sur la vitre, mal camouflé parmi l'obscurité vacillante du dehors, un Sphinx du pin fait une halte, avant de reprendre son envol.



Septembre

La fin de l'été se fait sentir malgré le soleil encore chaud. Le ciel s'est désempilé de ses martinets, les guetteuseuses ont progressivement quitté leurs postes. Sur le tronc d'un pin noir, une brindille légèrement plus fine que les aiguilles de l'arbre ondule dans les sillons de l'écorce. Cette chenille du Sphinx du pin a recouvert son avant-dernière mue et commence sa descente vers le sol. Sa nouvelle vie commence par son propre enterrement. Ensevelie sous les aiguilles de l'arbre sur lequel elle a passé sa première vie, elle s'apprête à devenir autre chose. À l'abri de la lumière, elle s'orne d'une dernière parure magique à l'intérieur de laquelle elle sécrète des sucs digestifs qui la font fondre. Dans sa chrysalide, fine membrane l'isolant du contact de la terre, elle devient liquide. Ce stade de la métamorphose est le dernier état d'entre deux, la condition *sine qua non* au *devenir autre*. La forme liquide que le Sphinx empreinte pendant sa métamorphose lui permet de passer d'une forme à une autre, tout en demeurant elle-même. Sa propre digestion est nécessaire à la transition vers sa

nouvelle forme, absorbant sa propre existence pour renaître autrement. Dans l'obscurité de son enveloppe corporelle, seul élément solide de l'insecte, la bouillie de chair bat, bouge, s'amalgame pour progressivement constituer de nouveaux organes, de nouveaux membres, une nouvelle forme. Dans quelques mois, la nymphose prendra fin, la potion s'immobilisera, la chenille ne sera plus, sauf peut-être quelque part enfouie dans le souvenir du papillon. Quand les premiers rayons printaniers auront chauffé l'atmosphère assez longtemps pour le réveiller, le papillon de nuit brisera sa mue pour s'extraire de son étroit écrin, gagnera la surface de la terre, gonflera ses ailes atrophiées pour les déployer et prendra son envol, pour à nouveau partager avec guetteuseuses de feux et autres Sphinx du pin le rôle de veiller sur les arbres éponymes.



*Août 2022 * mise à jour*

Ce récit est un journal de bord tenu pendant l'été 2021. Cette année, je suis dans la même tour de guet, avec sous les yeux le même panorama, dans la radio les mêmes voix, au point que je doute que le temps se soit écoulé entre le moment où j'ai quitté la vigie en septembre 2021 et le moment où j'écris ces lignes. Cependant, si ni la tour ni les alentours n'ont changé, l'état d'esprit dans lequel je me trouve est bien différent de l'an passé. Depuis mai dernier, une intense sécheresse touche l'Europe et au moment où j'écris nous vivons la troisième vague de canicule de l'été. Depuis juin, les médias diffusent des images de feux de forêts à une fréquence jamais vue jusque-là. Déjà plusieurs brasiers ont dévoré les forêts dans lesquelles nous sommes susceptibles de marcher au quotidien : pas de lointaines forêts australiennes ou californiennes. J'ai pris le poste de guet avec plus d'appréhension que l'an passé, avec un sentiment de responsabilité plus grand, lié à une crainte alimentée par un imaginaire commun incendiaire, et avec une peur mêlée à l'excitation de voir pour la première fois les lueurs d'un mégafeu de mes propres yeux et non à travers un écran. Depuis juin – avec presque un mois d'avance – les incendies sont plus nombreux, plus virulents et plus tenaces. Le pompier responsable des vigies du département nous a averti : cette saison n'est pas comme les autres. Mais la crainte que les suivantes soient comme celle-ci est réelle et fondée.

← *Camp*, sac de couchage sarcophage usagé, matelas, draps, 230 x 80 x 5,5 cm, 2021

Connexion (variante), deux téléphones, code morse lumineux, 40 m, 2021

Ligne rouge, bande LED, gélatine, 42 m, 2021

Veilleuse, veilleuse étoile, 9 x 9 cm, 2021

Bibliographie et ressources

Gabriel-Henri Blanc, *Les Rubans de feu varois*, Gabriel-Henri Blanc, Toulon, France, 1988

Michel Foucault, *Surveiller et punir : la naissance de la prison*, Gallimard, Paris, France, 1975

Ghassan Hage, *Le Loup et le Musulman : le racisme est-il une menace écologique ?*, traduit de l'anglais par Lucie Blanchard, Wildproject, Marseille, France, 2017

Jack Kerouac, *Desolation Angels*, G. P. Putnam's Sons, New-York, Etats-Unis, 1965

Aldo Léopold, *A Sand Country Almanac*, Oxford University Press, Londres, Royaume-Unis, 1949

Pierre Madelin, *Carnets d'estives : des Alpes aux Chiapas*, coll. Poche, Wild Project, Marseille, France, 2016

Estelle Zhong Mengual, *Apprendre à voir : le point de vue du vivant*, coll. Mondes Sauvages, Actes Sud, Arles, France, 2021

Baptiste Morizot, *Les Diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, coll. Domaine sauvage, Wildproject, Marseille, France, 2016

Conversation entre Lydia Ourahmane et Céline Kopp, *The Impossibility of Return* : http://trianglefrance.org/en/files/barzakh_bookletweb1.pdf, consulté le 01/02/2022

Robert Eggers, *The Lighthouse*, 2019, 109 minutes, film noir et blanc, son, A24 Films, New Regency, RT Features, Etats-Unis, Canada

Toutes les images sont issues de l'exposition « Antipolaris », rendant hommage aux Sphinx du Pin rencontrés pendant l'été 2021 dans la Vigie de l'Étoile.

Exposition et résidence portées par voyons voir - art contemporain et territoire, Ukkluk et Yes we camp du 16 octobre au 6 novembre à Buropolis, Marseille.

Merci à Guillaume Béranger, Hugo Bonnifait,
Léon Binetruy, Ondine Duché, Manon Galiver,
Juliette Hadjeras, Aude Halbert, Inès Hosni,
Catherine Somzé, Zoé Vincent.

